

Jacques-Alain Miller

Cette séance va consister à écouter et à discuter ce que nous amène aujourd'hui Patrick Valas mais nous pouvons d'abord entendre le résumé de la séance précédente.

Résumé de la séance précédente par Sol Aparicio.

Jacques-Alain Miller

Avant de donner la parole à Patrick Valas, je voudrais faire quelques remarques, non pas sur la perversion, mais sur l'observation des choses. Je vous rappelle que la semaine prochaine, nous nous déplaçons au 1 rue Descartes Paris V, salle des débats A. La chose est annoncée sous l'enseigne du Collège international de philosophie, dans le cadre de la direction de programme de Jacques Poulain qui s'occupe de séminaires sur "Pragmatique de la communication et du discours philosophique", en collaboration avec le séminaire "Mathèmes et histoire de la psychanalyse" dirigé par Jacques-Alain Miller à l'Université de Paris VIII. Martia Cavell, Université de Californie à Berkeley fera une conférence intitulée Deux concepts d'esprit en psychanalyse. Voilà ce qui est annoncé. J'ai eu la surprise de voir que le débat sera introduit par René Major. René Major arrive à se glisser là-dedans... C'est quelqu'un qui a en effet des positions au Collège international de philosophie. Il s'est logé là-dedans alors que nous nous sommes abstenus, bien que dans les premières discussions sur la création de ce collège, nous étions représentés. Il ne nous avait pas paru cependant que nous ayons à nous en mêler.

Du coup, je ne sais plus très bien qui est l'autre, si c'est moi qui l'accueille dans cette affaire ou si c'est lui qui nous accueille. Mais enfin, de toute façon, le mot de notre hôte a les deux valeurs et implique de la courtoisie de part et d'autre. Enfin, à vrai dire, je dis ça pour moi. Donc, ceux qui ne connaissent pas ce Monsieur pourront voir ce qu'ils ont perdu. Je vais vous distribuer les papiers où il y a tout cela. D'autre part, il y a, samedi prochain, un colloque organisé par Poulain où Davidson parlera. Monsieur et non pas Madame Davidson, sous la présidence d'ailleurs de Fernand d'Hauteville. Ça m'amuse de le retrouver là puisqu'il a été assistant étranger au Département de psychanalyse, tout à fait au début en 74-75. Il y en a certains ici qui peut-être l'ont connu à l'époque. Ce colloque a lieu également au 1, rue Descartes, le samedi 30, de 9H30 à 18h. L'entrée est libre puisqu'ils doivent penser qu'en faisant payer l'entrée il y aurait personne. Vous pouvez donc vous considérer comme invités. Ça se passera en anglais évidemment. Davidson parlera sous le titre "Pensée, action et vérité". Moi, j'y passerai et je pourrais donc vous dire ce que j'ai pensé de la pensée, de l'action et de la vérité. Je considère que pour un travail sérieux, il faut une certaine protection de silence et qu'au moins ici nous pouvons l'avoir. Mais, en définitive, il y a d'abord le nombre que nous sommes ici qui s'y oppose. La confidentialité du travail a peu de chances d'être préservée. De plus, dans les résumés, qui sont une condensation du travail, il n'y a rien, à mon sens, qui soit gênant pour personne. Nous discutons des choses mêmes sans que les positions se cristallisent. Enfin il me semble que ceux qui sont ici et qui ont à enseigner et à faire des conférences, au fond piochent dans ce que nous élaborons ici. Parfois, il ne faut pas plus de 48 h pour que ça se trouve diffusé à l'extérieur de ce lieu. Parfois, il y a des travaux plus anciens de ce séminaire qui nourrissent des enseignements qui se font. Tout ça est dans la logique

même du travail et donc rend sans doute vain de préserver la confiance de notre travail ici. Il faut entériner que, d'une certaine façon, c'est ouvert. Savoir que les résumés quand même très succincts, même s'ils sont précis, de nos travaux, vont circuler, ça ne me paraît pas de nature à bouleverser la situation. C'est, en tout cas, ce que je pense. Je voulais cependant vous le dire et savoir s'il y aurait des objections fortes. Bon ! Il s'agit donc de la photocopie des résumés sur la psychose. Je ne sais pas si tout est dans ce cahier ou s'il faut utiliser également le cahier précédent. Je ne sais plus quand nous avons commencé. Je crois que c'était en janvier 1987.

Elisabeth Doisneau

Le début de ce cahier est en juin 87. Il faut donc que je reprenne l'autre cahier.

Jacques-Alain Miller

Il faudrait peut-être que vous consultiez l'un et l'autre pour voir comment la photocopie pourrait être faite... Elisabeth Doisneau

C'est fait.

Jacques-Alain Miller

C'est déjà fait ! Je suis en retard sur tout... Je me permettrai de demander à Nepomiachi que ces photocopies puissent être à la disposition d'autres personnes, et que l'on pourrait peut-être envisager alors la traduction de ces résumés. Je ne me rends pas compte, je ne les ai jamais relus intégralement et je ne vois pas l'aspect que ça donne dans l'ensemble. Après tout, je suis prêt à les lire en espagnol.

Nous allons maintenant entendre Patrick Valas. Nous avons rarement eu l'avantage, quand nous abordons un thème, d'avoir un travail de cet ampleur qui soit déjà fait. Les deux

premières parties figurent dans les numéros 39 et 41 d'Ornicar? C'est donc un avantage pour nous d'avoir ce point de départ. Je ne fixe pas de limite de temps à Patrick Valas parce que nous sommes tout à fait au début. J'espère qu'il va pouvoir nous donner une vue d'ensemble et ponctuer ce qui lui paraît essentiel. N'oublions pas que nous n'avons pas du tout fait encore notre programme de travail et que nous aurons à l'élaborer, sinon aujourd'hui, du moins la fois prochaine. J'aime bien pourtant, je dois le dire, que rien ne soit fixé au moment où l'on commence — ce qui laisse sa chance à l'invention. Voilà. Je passe maintenant la parole à Patrick Valas.

Exposé de Patrick Valas sur la perversion.

Mon exposé comportera sept points.

Premier point : la pulsion n'est pas la perversion.

Deuxième point : le fantasme pervers n'est pas la perversion.

Troisième point : la *Verleugnung* — c'est à dessein que je conserve ce terme allemand.

Quatrième point : y a-t-il une structure spécifique de la perversion ?

Cinquième point : la perversion et l'acte pervers dans son rapport au sexuel et à la jouissance.

Sixième point : pour une clinique différentielle.

Septième point : la perversion et la cure analytique.

Cet exposé est, en fait, un aller de Freud à Lacan et retour Lacan à Freud. Pour aborder la problématique de la perversion, je me suis adressé comme à quelqu'un qui ne savait rien de cette question — je me suis d'ailleurs aperçu que c'était moi-même au départ — et que donc il fallait introduire un certain nombre de signifiants-mâtres même s'ils ne sont

toujours pas très bien articulés dans mon texte.

Premier point : la pulsion n'est pas la perversion Vous savez que c'est un enjeu très important pour Freud, non seulement parce qu'il n'est pas loin de considérer la perversion comme une manifestation purement instinctuelle, animale — et ce jusqu'à une date très avancée, pratiquement jusqu'en 1913 — mais aussi parce que, découvrant que la tendance sexuelle est *perver-ement* orientée - il ne peut concevoir la sexualité humaine que comme perverse. Pourtant, dès 1905, il parle déjà *d'idéalisation dans le processus de la tendance* manifestant pour lui l'instance du sujet dans toute perversion. Il faut voir qu'à l'époque, dans le milieu scientifique, et même dans la doxa, la perversion était considérée comme une forme de bestialité, et que Freud, à la limite, ne prend pas la chose d'une façon tellement différente, comme s'il n'avait pas l'intention, là où il en était, de croiser le fer avec les autorités sur ce terrain. En 1915, dans sa *Métapsychologie*, l'invention de la *pulsion sadomasochiste*, qui n'existe pas, a bien entendu prêté à bien des confusions, non sans quelques flottements, puisque Freud distingue bien la mise en jeu de cette tendance dans la névrose, de l'exercice d'une perversion vraie. Je vous donne là deux citations :

"Dans la névrose obsessionnelle, dit-il, le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, autopunition et non masochisme. De la voix active le verbe passe, non pas à la voix passive, mais à la voix moyenne réfléchie". En quelque sorte, pour lui, le névrosé est un « auto-souffre-douleur ».

"Dans la perversion, dit-il encore, provoquant des douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification à l'objet souffrant". Il est intéressant ici de noter qu'il fait déjà du sadisme un masochisme par procuration. *"C'est au terme du trajet pulsionnel que la*

possibilité de la douleur entre enjeu pour le pervers en tant qu'il l'éprouverait de l'autre".

Le pervers serait pour Freud plutôt un « hétéro-souffre-douleur ». Dans cette veine, je vous rappelle qu'il définissait, au début de son œuvre, les névroses comme des *perversions passives* pour les opposer aux perversions actives qui seraient *les perversions vraies*. Si nous procédions à un même déchiffrage pour la tendance voyeuriste-exhibitionniste — je ne le ferai pas aujourd'hui — on verrait que la perversion est tout autrement structurée que cette tendance. Là, je fais un saut : quand Lacan, dans les *Quatre concepts...*, propose de traduire le mouvement de réversion de la pulsion par le "*se faire*", il va faire apparaître un trait distinctif essentiel dans la mise en jeu de la pulsion scopique dans la perversion voyeuriste, à savoir que le pervers se place en tant que sujet à l'aboutissement de la boucle — le voyeuriste, étant celui qui réussit le mieux, dit-il, mais en court-circuit, à *se faire cible pour l'objet devenu missile*. L'opposition entre perversion et pulsion apparaît mieux, dans le voyeurisme et dans l'exhibitionnisme. Par exemple, le voyeur se fait pur regard pour compléter l'autre de ce qui ne peut pas se voir. L'exhibitionniste, lui, force l'Autre pour faire surgir en son champ le regard. La pulsion s'inscrit du défaut de l'Autre alors que, au contraire, le pervers s'efforce, ce défaut, de le compléter. Ça serait à déployer mais, pour l'instant, j'en resterai là.

Deuxième point : le fantasme pervers n'est pas la perversion : *La névrose est le négatif de la perversion*, écrivait Freud, parce qu'il pensait que ce qui apparaissait au jour

dans la perversion se montrait seulement sous forme de fantasme inconscient chez le névrosé, en particulier dans des rêves. L'existence de fantasmes pervers conscients chez le névrosé rend alors d'autant plus précieuse son étude parue en 1919 et intitulée *"Un enfant est battu"*, avec comme sous-titre : *"Une contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles"*. On verra plus loin comment garder la pertinence de cette définition freudienne. Cette étude a, à mon sens, un triple intérêt :

1- Démontrer d'abord comment le sujet est divisé entre un désir incestueux refoulé et une jouissance de type masturbatoire fixée par ce fantasme fonctionnant comme le souvenir-écran d'une scène originaire œdipienne.

2- Souligner que de tels fantasmes, avec leurs particularités propres, observés chez les névrosés, *"demeurent, dit Freud, la plupart du temps à l'écart du reste du contenu de la névrose et ne trouvent pas leur propre place dans la trame de celle-ci"*. Ils sont donc, pour Freud, à considérer seulement comme des traits primaires de perversion et non pas comme l'expression d'une perversion vraie.

3- faire comprendre, et Freud le souligne assez, que la perversion ne reste pas isolée dans la vie sexuelle du sujet mais se constitue dans la dialectique œdipienne. Comme il l'écrit : *"Elle se montre à nous pour la première fois sur le terrain de ce complexe et, même si la constitution innée lui a donné une direction particulière, elle en reste le témoin, héritière de sa charge libidinale"*.

Il faudra détailler cela dans notre travail. Il faut saisir ici que Freud est en train d'élever la perversion à la dignité d'une position subjective spécifique en y introduisant le rôle du refoulement. Pour lui, la perversion se constitue bien à partir d'un premier noyau refoulé. Il précise, qu'il ne s'agit plus comme auparavant, dans sa détermination, d'un simple arrêt du développement avec fixation et régression d'une composante de la tendance sexuelle qui va s'exprimer de façon dominante par faiblesse de la composante antagoniste refoulée. Freud va modifier le sens du terme de fixation, il va plutôt parler de fixation de la jouissance et de régression qui joue sur les représentations du sujet. Cela, il va l'appliquer aussi bien à la

psychose qu'à la névrose. Ce changement de l'usage des termes est important. Pour lui, ce qui spécifiait la perversion, c'était la fixation d'une tendance. Là, ça se retrouve, mais avec un sens différent dans les trois structures.

Jacques-Alain Miller

Quel sens différent ?

Patrick Valas

Fixation d'une jouissance, d'une part, et, d'autre part, la régression concernant toutes les structures.

14

Jacques-Alain Miller

Vous dites que cette différence est très importante. Il faudrait la faire bien comprendre.

Patrick Valas

Freud avait fait usage du terme de fixation uniquement pour désigner la perversion.

Maintenant il modifie le terme et il l'étend...

Jacques-Alain Miller

.Maintenant, c'est-à-dire ?

Patrick Valas

A peu près 1919. Avant, Freud fait plutôt usage de la fixation pour désigner ce qui typifierait la perversion.

Jacques-Alain Miller

Admettons. Et après?

Patrick Valas

Après, ce n'est plus ça qui fonctionne pour lui. Jacques-Alain Miller

C'est-à-dire ?

Patrick Valas

C'est-à-dire qu'on en arrive justement à la difficulté. Je disais que Freud essayait d'élever la perversion à la dignité d'une position subjective.

C'est le cas de *La jeune homosexuelle* qui vient lui confirmer que la perversion se constitue bien dans l'Œdipe. Je pense que la question à laquelle il tente de répondre à cette époque, est à peu près de savoir comment certains sujets, qu'il désigne de pervers sans avoir pu encore en donner une définition bien précise, règlent leur difficulté à concevoir la castration.

Troisième point : *la Verleugnung*.

En découvrant que la mère est châtrée, parmi les modes de réponses du sujet dont résulteront les choix de positions subjectives différentes, y en aurait-il une qui spécifierait la perversion et qui, du même coup, permettrait de l'authentifier comme une entité clinique distincte de la névrose et de la psychose pour autant que cette distinction est quasiment impossible à faire sur le plan de la seule phénoménologie ?

Dès 1908, dans son texte *Les Théories sexuelles infantiles* et aussi bien dans le cas du *Petit Hans*, Freud montre comment l'enfant peut se refuser à admettre que la mère est châtrée mais que c'est seulement sa *persévération* dans ce refus qui est importante. Freud a pu observer, chez un patient adulte, la production d'un rêve représentant une femme avec un pénis et qui témoignait donc de ce refus particulier. Dès cette époque, il fait de cette représentation une formation de l'inconscient par retour du refoulé. Le terme de *la mère*

phallique n'apparaîtra pour la première fois qu'en 1910 dans son texte *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Un certain nombre de jalons sont posés. Freud est en difficulté avec cette affaire puisque, au début du texte, il n'est pas loin de considérer Léonard de Vinci comme un *homosexuel passif*, alors qu'à la fin du texte, il en fait un *obsessionnel* qui sublime. Il est là aux prises avec quelque chose qui n'est pas facile à résoudre.

Jacques-Alain Miller

Il est vrai qu'avec *Le Léonard*, on peut refaire ce qu'on a fait avec *L'Homme aux loups*.

Patrick Valas

Dès que Freud fait cette trouvaille de *la mère phallique*, il ne la lâchera plus. Je me contenterai là simplement d'indiquer les textes où l'on peut suivre l'essor conceptuel qu'il va en donner. Il y a le texte sur *La fausse reconnaissance*, en 1914, où il reprend l'hallucination de *L'homme aux loups* et un cas clinique de fétichisme qu'il présente, également

en 1914. Le terme de *Verleugnung*, en tout cas au moins comme concept pour désigner ce

type de refus, n'apparaît pour la première fois sous sa plume qu'en 1925 dans *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*. C'est réellement à ce moment-là que la *Verleugnung* comme concept apparaît. Il trouvera son achèvement dans le *Fétichisme* en 1927 et dans *Clivage du moi* en 1938. Je donne ici une version optimiste de l'affaire parce que si Freud a hésité au début, il fait un usage distinctif des termes de *Verwerfung* (*forclusion*), de *Verleugnung* (*déni*) et de *Verneinung* (*dénégation*) pour témoigner de la *Verdrangung* (*refoulement*, il est par contre très souvent embarrassé pour différencier en chacun d'eux cette notion de *perte de réalité*). Comme nous en avons tracé ici quelques linéaments, je ne reviendrai pas sur ce débat qui n'est pas clos pour autant. Sinon, pour relever un malentendu que j'ai cru percevoir l'autre jour. Je dirai qu'il faut bien distinguer ce qu'est cette généralisation de *la division subjective*, telle qu'elle est illustrée dans *Clivage du moi* (*Ich-spaltung*) de la façon dont elle va être mise en jeu dans les différentes structures. Autrement dit, la *Verleugnung* garde bien sa spécificité. Lacan pourra dire plus tard que dans l'exercice d'une perversion, il s'agit bien d'une *simulation de la coupure* (*clivage*), c'est-à-dire de cette *division subjective*.

Jacques-Alain Miller

Une simulation de la division subjective !

Patrick Valas

La référence, il faut que je la cherche. Je crois que c'est dans le *Séminaire I*. En tout cas, la référence, je peux la donner.

Jacques-Alain Miller

Il n'y a pas encore, dans le *Séminaire I*, ce terme de coupure. Je ne crois pas.

Patrick Valas

Oui, c'est peut-être vrai, mais il évoque quand même ça.

Jacques-Alain Miller

Oui, mais il faudrait savoir ce qu'est cette coupure.

Patrick Valas

Je l'évoque comme ça mais, c'est vrai, je me suis posé la question de savoir de quelle coupure il s'agissait. Alors, Marc Strauss, en remettant en valeur ce schéma de l'après-coup, nous a bien montré comment chez le pervers, il pouvait y avoir, comme le dit Freud, coexistence de deux attitudes hors refoulement — attitudes inconciliables que seul l'inconscient peut supporter, à savoir, si on peut se fier à la traduction française, reconnaissance de cette réalité de la mère comme n'ayant pas le pénis, tout en lui attribuant un phallus dans son fantasme. *Le fétiche comme substitut, comme mémorial* — c'est un terme qui est dans la traduction — de ce moment passager de triomphe de l'enfant sur l'horreur de la castration, se constitue comme un arrêt du souvenir dans une sorte d'amnésie traumatique. La logique de sa constitution obéit à celle du *souvenir-écran*. Je vous rappelle les termes de Lacan à ce propos-là : *l'arrêt sur image*. Donc, la *Verleugnung* apparaît bien comme une opération spécifique d'un sujet qui, par un choix décidé, affirme et nie en même temps la castration. Voilà, par exemple, une illustration de la coupure.

Jacques-Alain Miller

Pourquoi alors simulation ?

Patrick Valas

Parce que le sujet la met en scène. Il ne s'agit pas, dans l'aliénation du sujet, d'un "ou bien homme, ou bien femme" ni d'un "ni l'un ni l'autre" mais bien d'un "châtré et pas châtré". Le sujet est divisé dans une volonté de jouissance à laquelle il n'a pas renoncé, il est rivé entre une jouissance obtenue sur un mode particulier — qui sera d'ailleurs à interroger — et la condition du désir refoulé soumis à la loi. Il en résultera pour lui l'adoption d'une position particulière que j'aborderai plus tard. Pour ce qui est du terme de *Verleugnung*, je vous renvoie à un travail d'Alain Merlet qui a retrouvé chez Lacan une référence à ce terme dans les *Journées de Lille* en 1977 et qui nous montre comment Lacan préfère traduire *Verleugnung*, non pas par *déni* ni par *désaveu* comme il le faisait auparavant, mais par *démenti*. Lacan a énormément insisté là-dessus. Ce n'est pas quelque chose de facile à saisir. J'en dirai quelque chose un tout petit peu plus loin et j'espère qu'Alain Merlet pourra intervenir sur ce point.

Quatrième point : y a-t-il une structure spécifique de la perversion ?

Là, j'ai fait deux sous-chapitre, l'un avec Freud, et l'autre avec Lacan.

- Avec Freud, l'ordonnance subjective dans la perversion me semble définie — ce n'est pas toujours facile à saisir — à partir de quatre termes : *Verleugnung*, identification à la mère phallique, choix et type d'objet, et enfin mise en acte. Donc, la *Verleugnung* est l'opération spécifique qui détermine toute la stratégie du sujet. Je n'en dis pas plus pour l'instant. L'identification à *la mère phallique* serait, bien sûr, à déployer dans ses variations mais c'est bien à *la mère phallique constituée* comme telle dans sa subjectivité que le pervers s'identifie. A cet égard, il se féminise dans sa position. Même quand Freud nous dit que certains fétichistes s'identifient au père en redoutant et en vénérant à la fois le phallus ou plutôt le fétiche, il faut voir que cette figure de père craignant la castration est, à mon sens, plutôt à mettre du côté de sa féminisation, car ce n'est quand même pas le père qui a triomphé de sa crainte. Autre remarque maintenant, un peu tirée par les cheveux. Quand Freud va aborder le *Problème économique du masochisme*, ce qu'il désigne de la *perversion vraie* et qu'il distingue du *masochisme moral* et du *masochisme érogène*, c'est ce qu'il appelle le *masochisme féminin* qu'il étudie chez les hommes en tant qu'il ne l'attribue pas aux femmes. Bien sûr, il use de l'expression de *l'être masochiste* ou de *l'être de la femme* — ce qui a pu prêter à beaucoup de confusions et qu'il

nous faudra redéchiffrer. Mais enfin, je crois qu'il faut insister sur ce fait que vraiment, dans son texte, il l'étudie chez des hommes. Il y a aussi le choix d'objet. S'il n'est pas indifférent, le type d'objet ne suffit pas à qualifier ou à invalider une perversion. Freud a toujours insisté pour que l'on fasse la distinction entre la position sexuelle du sujet et le choix d'objet.

Jacques-Alain Miller

Position, dites-vous.

Patrick Valas

Oui, la position sexuelle, comment le sujet se détermine.

Jacques-Alain Miller

Einstellung? Quel est le terme?

Patrick Valas

Je ne sais pas. C'est pour ça que j'ai insisté sur cette féminisation du sujet dans la perversion.

Jacques-Alain Miller

Oui, mais tout dépend quand même de ce qu'est la femme pour le pervers.

Patrick Valas

En tout cas, il s'identifie à *la mère phallique* et c'est une identification féminine.

Jacques-Alain Miller

C'est-à-dire, en fait, que vous n'expliquez pas l'identification à la mère phallique par la féminisation.

Patrick Valas

Non, non. C'est une conséquence, j'ai des arguments pour ça.

Jacques-Alain Miller

Mais je ne dis pas le contraire.

Patrick Valas

Alors, avec toutes les formes de transition que cela comporte, le sujet s'identifie soit à l'image de *la mère phallique*, soit comme à un double narcissique de lui-même. Par exemple, voici une citation à propos d'un type d'homosexualité : *"Il prend sa propre personne comme l'idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour"*. J'en viens maintenant à la mise en acte. Freud exige la mise en acte pour parler de perversion et l'exclusivité de la pratique du sujet sur ce terrain-là. C'est un critère différentiel qu'il maintiendra pratiquement jusqu'à la fin et qui est sans doute l'un des points les plus contestables. Voilà donc, schématiquement, la définition freudienne de la perversion que j'ai cru pouvoir repérer. Même si Freud centre peu à peu son étude sur la perversion des perversions qu'est le fétichisme, je pourrais vous citer des innombrables passages où il les met en série à partir d'elle et sans s'en expliquer davantage, justement à propos de la féminisation. Je vais vous donner une citation curieuse : *"La formule la plus brève du fétichiste du pied serait un voyeur secret masochiste"*. Il met les choses en série. Il trouve un trait et puis il met les perversions en série. Bref, pour Freud, la perversion existe, il l'a rencontrée. J'en viens à mon deuxième sous-chapitre, avec Lacan.

- Lacan : On peut dire que Lacan précise et prolonge la définition freudienne. Vous savez que Lacan a récusé l'idée d'un mathème de la perversion, en tout cas tel qu'on le lui a proposé à une époque. Conformément à ce qu'il écrivait dans "*Kant avec Sade*", à savoir « *qu'une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la constitution d'une ordonnance subjective* », il va définir la perversion à partir du fantasme. A cet égard d'ailleurs, quand nous parlons de structures de la perversion, de la psychose ou de la névrose, c'est une réduction. **Ce ne sont pas, des structures différentes mais des positions subjectives différentes par rapport à la structure.**

La perversion, résulterait d'un mode de réponse spécifique du sujet (la *Verleugnung*) au défaut de l'Autre à quoi il tente de parer. Cet Autre sur mesure que se constitue le pervers n'est pas simplement un Autre imaginarisé. Lacan en donne toute l'élaboration dans "*Subversion du sujet et dialectique du désir*", spécialement à la page 825 où il explique comment la récupération phallique qui s'opère par le *démenti* intéresse l'Autre d'une façon tout à fait particulière. Il ne s'agit pas d'une simple attribution imaginaire d'un phallus. C'est de son être même de jouissance fixée au moment de la scène originaire — selon les modalités que l'on a vues et que l'on redéveloppera — que le sujet va constituer cette attribution. En quelque sorte, on pourrait dire qu'il se fait *Phallus* de l'Autre pour le combler. Il identifie le manque dans l'Autre à son propre *être de jouissance*. Il le fait par compassion, par amour, et même par adoration. Il s'offre, en quelque sorte, en sacrifice. A

cet égard, Lacan souligne que la perversion n'accentue qu'à peine — ce n'est d'ailleurs pas quelque chose que j'ai forcément bien compris — la fonction du désir chez l'homme qui serait de mettre *l'objet (a)* à la place de l'Autre barré. Il y a donc un pas supplémentaire dans la perversion. Par conséquent, cet Autre à qui le sujet fait cette attribution phallique, le sujet *l'est* et *l'a* en même temps. En s'identifiant à lui, le sujet le *sera* et *l'aura*, le **Phallus** — voilà la base de son calcul. Première remarque : quand Lacan parle pour la femme de la formule très singulière dans laquelle se redouble son rapport au phallus, à savoir que dans l'inconscient elle **l'est et elle l'a**, il souligne l'étrange parenté de sa *formule transsubjective* — c'est ainsi qu'il s'exprime — avec celle du pervers. Ne pourrait-on pas dire alors que si les femmes ne sont pas perverses, ou très rarement, c'est qu'elles le seraient structurellement ?

Jacques-Alain Miller

Comment ?

Patrick Valas

Je me suis demandé si les femmes n'étaient pas perverses parce qu'elles l'étaient structurellement. C'est d'ailleurs une autre façon de rejoindre Freud qui, dans le début de son oeuvre, attribue toute cette perversion par nature aux femmes.

Agnès Afflalo

Aux femmes !

Patrick Valas

Oui, aux femmes. A ceci près que, en dehors du cas de *La jeune homosexuelle* et de quelques exemples analogues, Freud n'a jamais, en tout cas à ma connaissance, étudié un seul cas de perversion autre chez les femmes, enfin, au début de son oeuvre, il a fait là, quand même, un petit joint. Quand il m'est arrivé de dire ça devant un autre public, par exemple celui du *MLF*, en a été absolument scandalisé.

Jacques-Alain Miller

Eh bien, vous voyez, ici vous êtes tranquille.

Patrick Valas

C'est simplement, là, une indication que je donne et il faudra aller regarder ça de près, en ce qui concerne la particularité propre de l'homosexualité féminine. Deuxième remarque : il semblerait — c'est une hypothèse que je fais — que c'est probablement aussi ce voisinage, cette parenté de la formule subjective qui rendrait compte de ce pourquoi les pervers portent aux femmes et à leur jouissance un intérêt si particulier. Le choix de l'objet

n'est pas lié pour le sujet à la différence sexuée qui ne s'établit pas pour lui. Sur ce terrain, ça ne l'intéresse pas. Il ne se positionne pas sur ce registre, et, d'ailleurs, en cas de pénurie, il n'hésite pas à changer de partenaire. C'est aussi vrai dans l'homosexualité masculine, à quoi s'ajoute une inversion quant à l'objet. Dans ces quelques préalables, j'ai

fait une économie considérable des dits de Lacan sur cette question, c'est-à-dire que je ne vous ai pas montré comment Lacan passe du fantasme du pervers à son axiome de la perversion (Séminaire XI, p. 168). Je vous cite Lacan : "... ce que j'ai appelé structure de la perversion, c'est à proprement parler un effet inverse du fantasme. C'est le sujet qui se détermine lui-même comme objet, dans sa rencontre avec la division subjective". Au fond, pour le pervers, son fantasme ne lui servirait pas comme chez le névrosé à soutenir un désir défaillant, suspendu qu'il est à la demande de l'Autre; il lui servirait plutôt comme un attrape-jouissance — comme on dit, d'ailleurs, attrape-nigaud, car ce ne veut pas dire qu'il y parvienne. Je pense que c'est à ça que lui sert son fantasme.

Jacques-Alain Miller

Je ne vais pas revenir sur ce passage des *Quatre concepts*, mais, au fond, dans ce passage, Lacan commente "*Kant avec Sade*". Il le fait en disant que le sujet se fait objet en face de la division subjective qui est de l'autre côté, mais, en même temps, il se corrige et...

Patrick Valas

Cela, je vais le dire. Ce qui m'intéressait, ici était d'essayer de comprendre — et ce n'est pas quelque chose que j'ai bien compris — comment son fantasme lui servait à autre chose, à savoir que sa position subjective n'était pas de soutenir un désir défaillant et que son fantasme lui servait vraiment comme attrape-jouissance. C'est ainsi que je le

comprends. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, et, ce que vous me demandez-la, je le ferai plutôt à partir de la clinique différentielle.

Cinquième point : la perversion et l'acte pervers dans son rapport au sexuel et à la jouissance.

Effectivement, dans la même page, Lacan dit que le pervers s'imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance. Il déplace le thème d'identification chez Freud à *la mère phallique*, ce n'est plus tout à fait l'identification. Le pervers va confondre sa position imaginaire avec sa position symbolique. Cela à l'inverse du névrosé qui, lui, va confondre sa position symbolique avec la relation imaginaire. C'est là que la définition freudienne, à savoir que la

névrose est le négatif de la perversion, prend son vrai sens. Il y a, chez le pervers, subversion de la relation symbolique par la relation imaginaire, alors que le névrosé confond sa position symbolique avec la relation imaginaire. Ce serait comme ça que le pervers aurait un point de vue privilégié sur la jouissance de l'Autre comme un secret possédé et il dont il va se faire le démonstrateur, l'initiateur, car il est poussé par le besoin de le prouver. Cette jouissance de l'Autre, entrevue dans la scène originale, n'est

pas sans la confondre avec celle qu'il a éprouvée lui-même dans ce mélange d'horreur de la castration et de la satisfaction masturbatoire qui a pu l'accompagner. Ça serait déjà une première clef de son secret, à savoir une erreur, une falsification. Puisqu'il aurait une position privilégiée sur la jouissance, à quoi tiendrait — et c'est un autre point — le savoir faire certain qu'il a de la conduite sexuelle ? Ce savoir faire s'observe très bien dans la clinique et fascine le névrosé qui rêve de perversion puisqu'il est lui-même en difficulté avec l'acte sexuel.

Si l'acte pervers reproduit bien ce moment syncopé de son histoire où il est resté sur un mode de jouissance particulier, il faut d'abord remarquer que dans l'acte — comme dans

tout acte — il y a un évanouissement du sujet, de telle sorte que lui-même ne peut pas en rendre compte ou sinon, le plus souvent, comme une étrangeté. La perversion, hormis certains cas très rares, n'est pas une perversité décidée ni un cynisme affiché, et encore moins une canaillerie. J'indique cela pour que l'on ne fasse pas les confusions qui se font dans la doxa. Pourquoi le pervers est-il si habile dans la conduite sexuelle ? C'est que pour lui il n'y a pas de rapport sexuel, celui que le névrosé s'échine en vain à réaliser. La preuve, c'est que le pervers tient la relation sexuelle comme tout à fait accessoire. Il ne peut pas être en difficulté avec quelque chose qui pour lui ne compte pas. Il renonce à la jouissance sexuelle qui comporterait la mise en jeu du désir de l'Autre. Il se contente en général de la jouissance phallique, puisqu'il reproduit la scène originaire. Je prends mes références dans le Séminaire de Lacan *La Logique du fantasme*. On n'arrive plus à s'en sortir : à partir du moment où il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas d'acte sexuel et on n'arrive plus à s'y retrouver. J'ai donc essayé de faire une distinction entre le "*il n'y pas de rapport sexuel*" et l'existence de la relation sexuelle. S'il y a difficulté pour le névrosé dans ce rapport, le pervers, lui, le tient pour accessoire, il fait autre chose, il le contourne et il n'est donc pas en difficulté. Il contourne, il renonce d'une certaine façon à la jouissance sexuelle, ce n'est pas cela qu'il vise puisque ça comporterait la mise en jeu du désir de l'Autre. Il obtient une autre jouissance qui est probablement la jouissance phallique. Je pense que l'acte pervers serait à l'inverse du mot d'esprit, c'est-à-dire que dans un premier temps le sujet fixe le tableau sur la scène — c'est la scène qu'il met en jeu — puis, dans un second temps, il se fait découvrir et obtient alors brusquement la réaction d'angoisse et d'horreur du partenaire. D'une certaine façon, dans son acte, ce n'est pas l'Autre du signifiant qui est convoqué mais l'Autre de la jouissance. Ça serait un mot d'esprit de mauvais goût. Contrairement au névrosé, d'une certaine façon, le pervers ne s'intéresse pas à la pornographie ni à la prostitution qui sont les soutiens essentiels de la mise en jeu du fantasme pervers chez le névrosé. Ou alors, s'il s'intéresse à la pornographie, il

est propriétaire du magasin, et s'il s'intéresse à la prostitution, il est souteneur. Je fais là des distinctions massives. Autre distinction phénoménologique maintenant. J'ai parlé du fait que l'essentiel pour le sujet pervers était de se faire découvrir, démasqué par sa partenaire. Par contre, le voyeurisme du névrosé est un voyeurisme à la jumelle. Il ne prend, lui aucun risque. Il est dans une autre position. Par rapport à la mise en jeu du fantasme pervers, le sujet ne se positionne pas de la même façon. Le pervers, il s'y prête comme objet, alors que le névrosé reste du côté de la division subjective. Il prend des jumelles et, d'ailleurs, en général, quand il se fait pincer, c'est par autopunition, alors que ce n'est pas ce que recherche le pervers. Si le pervers a bien saisi la disjonction entre l'Autre et la jouissance, et s'il s'agit pour lui de *soutirer dans l'Autre cette part de jouissance qui a échappé au procès de la subjectivation*, il faut se demander s'il y parvient. Je pense que ce n'est pas si sûr. Je n'en sais rien. Ce n'est pas sûr. En tout cas, son activité, dans l'immense majorité des cas, reste dans les limites d'un jeu, autrement dit dans le cadre du fantasme, c'est-à-dire soumis aux conditions du désir en tant qu'il est soumis à la loi. Cette loi qu'il prétend transgresser, le pervers ne fait en fait que la démontrer. C'est spécialement accentué pour le sadique. En effet, son désir, il le refoule tout autant que le névrosé, il l'ignore. *Son désir est aussi bien une défense d'outrepasser une certaine limite dans la jouissance*. On a pu dire, effectivement, que la perversion est bien un appel au père. Je pense que de son acte, il en sort doublement couillonné. Non seulement il échoue à saisir la jouissance de l'Autre, mais aussi à parvenir à la jouissance sexuelle. Il ne lui reste plus guère qu'à se contenter d'une jouissance qui serait peut-être la jouissance phallique, mais, finalement, il m'est apparu que c'était infiniment plus compliqué. Lacan dit que la jouissance phallique c'est la jouissance apportée par le signifiant, puis il dit que c'est la jouissance de l'idiot, puis il distingue la jouissance pénienne de la jouissance phallique. On ne comprend pas très bien comment s'articule la jouissance sexuelle.

Il faudrait essayer de débrouiller cela. On se débrouille à peu près avec la jouissance de l'Autre parce que l'on sait qu'on ne sait pas ce que c'est. La jouissance phallique, on croit savoir ce que c'est et, pourtant, on ne sait pas vraiment ce que c'est. C'est du moins mon impression. Je vous ai dit que ça rate, dans l'entreprise du pervers. Eh bien, dans *L'Objet de la psychanalyse*, Lacan commente le terme de *Vermissten* qu'il a cueilli dans le texte sur le *Fétichisme* de Freud, qui signifierait pour lui manque subjectif. Manque pour Lacan au sens, où le sujet manque à son affaire. Autrement dit, le pervers échoue, non seulement à faire jouir l'Autre, mais, en plus, à se défendre de son désir. Peut-être ce commentaire permettrait-il de comprendre que c'est bien un réel qui apporterait un *démenti* à la position subjective du pervers, et non pas le contraire. De sa position subjective, il en recevrait un *démenti du réel*. J'essaie de comprendre ça comme ça. Ce n'est pas qu'il triche en disant que ce n'est pas lui qui est châtré mais l'Autre, mais il bluffe. Comme au poker. Quand on bluffe au poker, on ne triche pas.

Jacques-Alain Miller

Pourquoi dit-il c'est l'Autre ?

Patrick Valas

Il positionne l'Autre comme phallique et il le châtré en même temps. Il fait les deux en même temps. Il joue de l'Autre phallicisé par lui et il le châtré. Il lui dit, « *ce phallus, c'est bien moi qui te l'attribue* ». Lui, dans son opération, il n'est pas châtré, c'est

l'Autre qui l'est. Il bluffe là-dessus. C'est là, en fin de compte, son secret. Finalement, dans son exercice, il n'arrive pas à le faire savoir, il ne peut pas le faire savoir. Cette histoire de *démenti du réel*, c'est une chose que j'ai beaucoup de mal à comprendre.

Jacques-Alain Miller

Dites-nous d'où vient ce problème que vous posez à propos de ce démenti du réel.

Patrick Valas

Cette formulation de Lacan vient des *Journées de Lille en 1977*. Lacan introduit ça dans une discussion. Il dit qu'il regrette d'avoir impulsé à traduire *Verleugnung* par *déni* ou *désaveu*, alors qu'il s'agit d'un *démenti du réel*. J'avoue que c'est quelque chose que je n'ai pas bien saisi. J'ai essayé de vous le transmettre comme ça. C'est à l'insu du sujet que ça se passe. C'est cela que je veux dire. Le pervers n'est pas quelqu'un qui sait. C'est important de saisir ça dans la perversion. Je voudrais faire une autre remarque qui concerne les rapports plus que problématiques de la perversion avec la sublimation. C'est une voie que je n'ai pas suffisamment explorée pour pouvoir en transmettre quoi que ce soit. Je ferai alors un raccourci en disant que l'on voit s'ouvrir tout l'horizon que nous dessine le désir du psychanalyste, avec une redéfinition de la sublimation et de la perversion, cette dernière étant écrite par Lacan, soit en un mot (perversion) ou soit deux mots (*père-version*). Lacan en appelait à une nouvelle perversion — qu'il écrivait en un seul mot — dans *l'Éthique*. Il reprend ça à propos de Joyce en écrivant *père-version*. Ce sont des choses que je ne comprends pas. D'autant plus qu'il faut quand même opposer l'acte pervers et l'acte analytique, sinon où irait-on ?

Sixième point qui concerne la clinique différentielle. Il faudrait subdiviser cela en deux chapitres : une clinique différentielle entre les perversions, et une clinique différentielle entre les traits de perversion observés dans la névrose et la psychose.

- Pour la clinique différentielle entre les perversions, je citerai d'abord, parce qu'on les oublie toujours, ces bizarreries que sont la *zoophilie*, la *coprophagie*. La coprophilie, et autres divertissements plus ou moins exotiques et plus ou moins ragoûtants. Cette clinique différentielle, on pourrait la déployer à partir de Freud dans le couplage qu'il fait du *fétichisme* et du *transvestisme*, avec toutes les variations qui vont de l'un à l'autre en fonction du type d'identification du sujet à la *mère phallique*. Par exemple, pour le *fétichiste* qui s'identifie à la *mère phallique*, le fétiche est un objet détaché représentant son phallus. Freud insiste bien pour dire que le fétiche n'est pas seulement un trait de la mère, mais bien un objet détaché et érotisé par le sujet. C'est donc un objet qui n'est pas à confondre avec la naissance de tout objet imaginaire chez l'enfant comme, par exemple, l'*objet transitionnel* de Winnicott. Avec l'érotisation de l'objet dans la perversion, il y a quand même un pas supplémentaire. Il y a une autre précision donnée par Lacan qui, après avoir mis en série *phallus*, *fétiche*, *Idéal-du-moi*, dira que le *fétiche* n'est pas le phallus manquant à la mère mais le *voile* derrière lequel il se cache. Le *transvestiste*, lui, il s'identifie au *phallus* de la mère en tant qu'il est caché derrière ses vêtements. Alors, évidemment, ces types d'identification à la mère conditionnent des positions subjectives nuancées qui engendrent des pratiques perverses différentes. Par ailleurs, il y a toujours chez l'homme un certain fétichisme qui va d'ailleurs jusqu'à la *fétichisation de la marchandise* qui est typique dans notre société. De même, dans l'usage du vêtement, il y a une certaine pente au *transvestisme*. Cela n'est pas à confondre avec la perversion mais c'est quand même à verser au dossier des traits de perversion.

Une clinique différentielle entre les perversions avec Lacan devrait pouvoir se faire à partir de la *structure quadripartite* qui serait à redéployer. La façon dont procède le sujet pour

se faire instrument de l'Autre est déterminée par un calcul qui, de ne pas être le même dans chaque cas, devrait nous inciter à en rendre compte. Par exemple, en ce qui concerne le *sadisme* et le *masochisme*, Lacan rappelle qu'ils ne sont pas couplés dans un rapport de symétrie inversée et que l'on passe de l'un à l'autre par la rotation d'un *quart de tour* dans la *structure quadripartite*. Si on part de ceci que le sujet pervers se détermine comme objet dans sa rencontre avec la division subjective, ça ne signifie nullement qu'il y parvienne réellement. Il n'y parvient que sur une scène. C'est là, je pense, un trait distinctif essentiel d'avec la névrose. C'est le névrosé le plus souvent qui, dans son passage à l'acte, s'identifie réellement à l'objet. Le pervers, il s'arrête un peu avant parce qu'il joue. D'ailleurs, la plupart de ce qu'on nous décrit comme crimes sadiques pervers sont souvent le fait de névrosés ou de psychotiques. C'était une remarque en passant. Alors, l'autre terme du fantasme qu'il ignore parce qu'il le refoule — son fantasme étant inconscient — il va le porter à l'*imaginarisation* dans un Autre auquel il se livre, et cet Autre c'est le double narcissique du sujet. S'agissant du *masochiste*, comme s'est avoué, son calcul le conduit à s'annuler comme sujet pour se faire objet, déchet livré à un Autre incarné par la partenaire qu'il idolâtre. C'est Wanda dans la *Vénus aux fourrures*. La conduite de la partenaire est dictée par un *contrat* dont le *masochiste* tire les ficelles. Il lui remet la voix en se taisant mais, en même temps, il lui donne consistance de son être même puisqu'il est censé lui obéir au moindre commandement. C'est ce qui faisait dire à Lacan que le *masochiste* était un petit malin. Il y a toujours cette double pente chez Lacan : l'éloge de la perversion puis, ensuite, dévalorisation de la perversion. Dans le calcul du *masochiste* ce n'est pas le côté pénible de la situation qui est visé. C'est très différent du névrosé. Le vrai pervers ne se fait pas enfoncer des clous dans le corps. C'est le névrosé

qui le fait. Ce qui est visé c'est la douleur exquise, fétiche, éprouvée de l'Autre dans une *déchéance subjective calculée*. Quand on lit la *Vénus à la fourrure*, on voit très bien comment il procède. Il finit même par perdre son nom propre pour s'appeler Grégoire, ce qui pour un noble de l'époque était vraiment quelque chose de terrible. La finalité, en faisant monter les enchères, c'est de produire l'angoisse de l'Autre comme étant sa jouissance qui le causerait. S'agissant du *sadisme*, le sujet va faire un détour supplémentaire. Son calcul le conduit d'abord à s'annuler comme objet pour s'avancer sur la scène comme sujet de la jouissance en s'imaginant être l'Autre. Il se fait signifiant de l'Autre, c'est-à-dire qu'il incarne sa voix, et son exercice l'amène à chercher l'objet dans la division subjective obtenue de la honte et de l'angoisse qu'il provoque chez le partenaire. Il ne se rend pas compte que la division subjective est en fait la sienne ignorée qu'il produit sur la scène de l'Autre, demeurant du même coup dans la pétrification de sa jouissance. On voit bien comment les héros sadiens, d'une certaine façon, s'empêchent de jouir. Ils deviennent de plus en plus de purs instruments. Le sadique ignore donc qu'il est devenu lui-même objet, pur instrument. Si j'ai pu comprendre que le sadisme est en quelque sorte une dénégation du *masochisme*, je suis par contre absolument incapable — et Dieu sait que je me suis exercé là-dessus pendant des années — de faire usage des schémas proposés par Lacan dans son "*Kant avec Sade*".

Jacques-Alain Miller

Quel est le problème ?

Patrick Valas

Le problème est comment utiliser ces schémas pour refaire le trajet de la manoeuvre du sujet ? Comment placer sur le schéma à quatre termes les distinctions à faire entre la position du *masochiste* et celle du *sadique* ?

Jacques-Alain Miller

Vous vous posez la question de savoir quel est le rapport entre les deux schémas de Lacan dans son "*Kant avec Sade*" ?

Patrick Valas

J'ai l'intuition, mais je ne suis pas arrivé à le prouver, que le premier schéma c'est la position du sadique, et que le second propose, le versant masochiste. Je ne suis pas sûr d'avoir raison.

Jacques-Alain Miller

On a consacré presque une année au commentaire de ce texte. Un certain nombre ici doivent avoir leurs notes là-dessus, et, sans dire que le problème était résolu, je crois que nous étions quand même un peu avancés dans cette affaire-là. Quelqu'un aurait peut-être des notes de l'époque et serait disposé à refaire une petite mise au point, à un moment donné, sur "*Kant avec Sade*" à partir de là.

Patrick Valas

Il faudrait pouvoir séparer le *voyeurisme* de l'*exhibitionnisme* comme le *transvestisme* du *fétichisme*, afin de bien montrer que ce sont des positions distinctes qui ne sont pas dans une symétrie inversée.

Jacques-Alain Miller

Mais oui, c'est l'essentiel. Enfin, non, ce n'est pas l'essentiel, c'est *le quart de tour*. Il n'y a pas de réversion. Je ne me souviens plus si, à l'époque, on avait commenté le

deuxième schéma, si j'avais laissé ça pour la bonne bouche. En tout cas, les principes étaient nettement fixés.

Patrick Valas

Maintenant, s'agissant d'une clinique différentielle entre la perversion vraie et les traits de perversion communs aux trois structures, je ne donnerai que quelques indications. Il y a une distinction à faire entre le fétiche en tant *qu'objet aperçu dans la coupure du signifiant* (c'est une citation de Lacan) et *l'objet phobique qui est un objet élevé au rang de signifiant à tout faire*. C'est un premier point. Dans la névrose, il y a des manifestations perverses dont il s'agirait d'établir le statut. Par exemple, dans toute la gamme de ce que Lacan appelle explosions de *perversions transitoires* dans la névrose, il donne deux exemples. Le premier c'est celui du cas de ce patient phobique, cité dans *"La direction de la cure"*, et qui, se voyant constamment interdire par son analyste la construction de son fantasme, fait un *acting-out* sous la forme d'une *perversion voyeuriste transitoire*. Le second cas est celui d'un sujet qui était impuissant jusqu'au jour où sa femme lui annonce qu'elle attend un enfant de lui. Il est alors dans un tel état d'excitation qu'il se précipite dans un passage à l'acte — ce n'est pas un *acting-out* — sous forme d'exhibitionnisme en allant montrer sa queue aux voyageurs d'un train express qui passe. On voit, là aussi, une dimension particulière, celle de l'Autre anonyme. On peut ajouter les manifestations des fantasmes pervers dans les rêves du névrosé. Il y a aussi certains actes délinquants qui sont à reprendre sur ce terrain-là. Je dirai qu'il ne faut pas considérer la réalisation dans un passage à l'acte comme un trait différentiel pertinent, même s'il y a quelques différences phénoménologiques à introduire. Ce n'est pas parce que le sujet passe ou ne passe pas à l'acte

que c'est une différence entre perversion et névrose. S'agissant de la psychose, je vais aller beaucoup plus vite. Il est tout à fait certain que les psychotiques ont des manifestations perverses. Je rappelle les pratiques, non pas *transsexualistes*, mais *transvestistes* de Schreber. Il s'agit là d'un trait de perversion. Je rappelle également la pente masochiste comme mode de stimulation sexuelle évoquée par Lacan chez Joyce dont il ne fait pas un pervers. Sur ce terrain-là, il y a une orientation que j'aimerais comprendre de Lacan dans cette veine de la perversion dont il va brosser l'horizon dans son Séminaire sur Joyce et dont il avait annoncé la virtualité comme invention dès son *Séminaire sur l'Éthique* où il écrivait le terme de *perversion* en un seul mot. A propos de Joyce, il dit : "*S'imaginer être rédempteur, au moins dans notre tradition, est le prototype de ce que j'écris père-version*".

Deuxième citation que vous connaissez très bien: "*Cette père-version n'étant rien d'autre que la loi en tant qu'elle n'a rien à faire avec les lois du monde réel car c'est simplement la loi de l'amour*". Est-ce qu'il s'agit ici d'une dissolution de la particularité de la perversion comme structure subjective ou alors s'agit-il de tout à fait autre chose ? C'est une question.

Jacques-Alain Miller

Ou avez-vous trouvé ces citations ?

Patrick Valas

La première est dans la leçon du 18 novembre 75, et la deuxième est dans la leçon du 19 juin 76, toujours dans le même Séminaire. Ce n'est pas facile de comprendre ça.

Jacques-Alain Miller

Sorti de son contexte, c'est impossible. Par contre, dans le contexte de la leçon sur le baroque, ou il s'agit du corps souffrant du Christ, etc., c'est, après tout, quelque chose qui porte davantage sur quelle est la vraie position du Christ que la base d'une considération

générale de la perversion. En tout cas, c'est la fascination par le corps souffrant du Christ.

Patrick Valas

Oui, mais il met bien ce terme de perversion avec des définitions différentes. C'est pour ça que je pose cette question.

Jacques-Alain Miller

C'est vrai que nous, nous mettons volontiers l'accent sur la clinique. Il y a déjà dans cet abord une partialité. Lacan ne fait pas un manuel de psychiatrie. Il faut bien voir que l'étrangeté ne vient pas du fait qu'il se serve de ce terme d'une façon parfois restreinte, parfois générale, parfois éthique, parfois purement clinique etc... L'étrange est que nous, nous devons essayer de compartimenter ces registres pour essayer de nous y retrouver. Le compartimentage, c'est déjà une abstraction. Il faut se remettre à flot dans cette circulation et se rendre compte que le point de vue clinique est pour nous une commodité dès lors que la demande se formule dans le registre thérapeutique qui appelle chez nous la réponse clinique. Mais, en même temps que nous sommes thérapeutes, nous sommes aussi l'équivalent, par exemple ici, d'une école antique. Nous sommes une base de résistance contre le malaise dans la civilisation. En même temps que nous opérons comme thérapeutes, nous incarnons nous-mêmes une certaine position éthique. Nous évaluons aussi chez le sujet son mode de présence dans le registre éthique. Il est certain que nous avons mis au premier plan, pour un certain nombre de raisons historiques, le retour à la clinique. Nous lui donnons sa consistance mais il faut se rendre compte en même temps de sa partialité que vous mettez d'ailleurs parfaitement en valeur. Alors, évidemment, si on fait la partialité de l'autre côté, ça donne Verdiglione pourchassé par la justice et qui dit qu'il ne faisait pas des cures mais qu'il avait des conversations culturelles. Ce n'est évidemment pas ce que je

prône. C'est la même chose pour la débilité. Il y a un usage clinique de ce terme qui peut se recommander d'éminentes autorités cliniques comme Maud Mannoni, et puis il faut se rendre compte aussi que Lacan a un usage beaucoup plus large de ce terme. C'est la même chose pour la perversion.

Patrick Valas

Septième point le pervers et la cure analytique.

La question serait : faut-il reculer devant la perversion ? Vous savez que Freud estimait que les pervers étaient inanalysables. La raison qu'il en donne c'est que, dans la perversion, il ne s'agirait pas de dissoudre des symptômes mais de renverser une tendance dans son ensemble alors que les pervers seraient incapables de renoncer au plaisir que leur procure l'exercice de leur perversion. Voilà la position freudienne. Pour Lacan, j'ai trouvé qu'il était peu explicite sur ce point. Il a manifestement eu des pervers en analyse puisqu'il l'a dit lui-même, mais il estimait que c'était des perversions qui restaient dans des limites bien sages. Il dit curieusement — je pourrais vous donner la référence exacte — que *l'homosexuel, on peut le guérir*. Mais il n'en dit pas plus. Il ne s'en explique pas.

Jacques-Alain Miller

Ce n'est pas le langage d'aujourd'hui. On ne pourrait dire des choses comme ça à San Francisco.

Patrick Valas

Comme analyste, j'ai une expérience sur la perversion très limitée du point de vue clinique, et je m'étais efforcé à l'IRMA de montrer comment on pouvait rendre compte de la difficulté que l'on rencontre avec un sujet pervers en analyse. J'avais simplement expliqué qu'un pervers pouvait venir demander une cure parce qu'il venait se plaindre authentiquement d'un symptôme — c'était un sujet qui avait eu un chagrin d'amour et qui le supportait très mal. Puis, j'avais simplement montré comment le dispositif lui donnait l'occasion d'un exercice de sa perversion. En effet, il va subvertir ce dispositif. D'une certaine façon, il cherche à faire jouir l'analyste et, forcément, ça passe ou ça casse. En général, ça casse et la cure tourne court pour des raisons diversement valables, d'un côté ou de l'autre. En tout cas, il y a un certain travail sur le symptôme. J'avais montré qu'il y avait une subversion de la relation analytique, de son versant symbolique auquel le sujet substitue une relation imaginaire. Il cherche à faire jouir l'analyste mais ça laisse quand même en place le savoir comme vérité et les signifiants-maîtres qui en résultent. Il y a donc un certain travail sur le symptôme mais la position du sujet est absolument intouchée. Quand il peut vraiment cristalliser son fantasme sur le plan imaginaire, quand il peut vraiment lui donner une forme, il s'en va. J'avais quand même opposé à l'acte pervers de l'analysant, l'acte analytique. Je disais que l'analyste, tient pour de vrai la position de semblant de *l'objet (a)*, qu'il le supporte de son réel mais n'en jouit pas — ce qui permet au sujet de désirer. Le pervers, lui, fait semblant *d'objet (a)*, il en fait supporter le réel au partenaire, et enfin

il en obtient une jouissance perversie par la procuration de son identification à l'Autre. Pour conclure, il y aurait quand même une voie de recherche à ouvrir concernant l'au-delà de la passe, quand le fantasme traversé, devient la pulsion — ce qui est différent de la névrose où le fantasme fonctionne comme la pulsion. Il y aurait une voie à creuser là pour l'avenir.

Jacques-Alain Miller

Je remercie Patrick Valas. Si je reprends mes notes, je constate que j'ai bien suivi jusqu'à IV 1. A partir de IV 2, j'ai commencé un petit peu à nager. Je dis tout de suite que j'aimerais que Patrick Valas puisse faire dactylographier cet exposé qui nous servirait de balise. Je dois dire qu'il y a eu, à partir de IV 2, beaucoup de références à Lacan qui ont été pour moi difficile à mettre en ordre. Vous pourriez faire photocopier votre exposé, auquel cas on en disposerait comme point de départ. Qu'est-ce qui vous fait hésiter ?

Patrick Valas

Si c'est un très bon texte, je suis d'accord, mais je suis quand même un peu hésitant.

Jacques-Alain Miller

De l'oral, vous ne voulez pas passer à la photocopie ? Enfin, c'est comme vous voulez. Je crois qu'il y a là une vraie direction de programme et je vous en remercie encore une fois. Je ne vais pas reprendre maintenant un certain nombre de remarques que j'ai notées au passage mais parfois il y a un peu de difficulté pour reprendre la discussion après une semaine quand l'exposé a été fait entièrement. Là, l'ampleur de ce qui vient d'être dit, comme le travail publié dans *Omicar* ? justifie vraiment qu'on puisse la fois prochaine commencer par la discussion. Je pense que tout le monde a noté un certain nombre de

remarques et on pourra dans quinze jours reprendre cette discussion.

Dominique Miller

Il y a l'Ascension dans quinze jours. Jacques-Alain Miller

Oh, écoutez, moi je m'en fous. Quelqu'un va-t-il être absent pour le jeudi de l'Ascension ?

Qui ne compte pas être là la semaine prochaine ? Bon. Donc, la plupart comptent venir entendre Madame Cavell. Ça nous fera une petite sortie. Donc, à la semaine prochaine à la montagne Sainte Geneviève, et puis nous nous retrouverons dans quinze jours ici.